

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Abbé ANTOINE

Le problème social

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1911, tome 13, p. 12-17

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Le problème social

Il n'est peut-être pas d'expression dont on ait plus usé et abusé, dans ces dernières années, que celle de la « question sociale » et l'application de cette formule est devenue tellement complexe et tellement multiple qu'elle s'appliquera bientôt à tout et par conséquent ne s'appliquera à rien.

Pour les uns, ce mot est synonyme de question religieuse ; pour d'autres, il est synonyme de question ouvrière, pour ceux-ci, de question économique ; pour ceux-là, de question démocratique ; pour d'autres, enfin, c'est tout simplement la question du péché originel ! Vous l'avouerez, Mesdames et Messieurs, on ne peut pas remonter plus haut dans la question des origines du problème.

Que les hommes désertent l'église, que les ouvriers soient en grève, que les pauvres haïssent les riches, que le suffrage universel règne, tout cela c'est toujours la question sociale.

On la met à toutes les sauces et ce mot « la question sociale » est devenu le refuge de tout orateur qui cherche à éveiller l'attention endormie de ses auditeurs ou de l'auditoire qu'il a préalablement endormi ! Alors on se rattrape sur les conséquences et les causes de la question sociale.

Aussi est-il nécessaire de mettre un peu d'ordre dans ce chaos ? Bien plus, cette étude préalable n'est-elle pas absolument nécessaire, Mesdames et Messieurs, car enfin qui mêle les questions, mêle les conclusions et qui confond les problèmes, confondra aussi les solutions.

Voilà pourquoi, dans cette première leçon nous préciserons les notions et nous nous efforcerons de mettre

chaque chose à sa place et, pour plus de clarté, si vous le permettez, nous diviserons, je ne dirai pas en trois points, car je ne fais pas un sermon, mais si vous le voulez bien, en quatre parties :

1° Nous nous demanderons quel est le sens exact de la question sociale :

2° Nous considérerons les rapports de la question sociale avec des questions voisines et annexes :

3° Nous ferons brièvement la critique de quelques formules défectueuses ou incomplètes qui circulent sur la question sociale :

Enfin, 4° nous examinerons de plus près les rapports de la question sociale avec l'Eglise.

On appelle « question » un problème qui se pose et qui n'est pas résolu, ou du moins mal résolu, c'est ainsi qu'il y a la question d'Orient, par exemple, en Belgique, la question des écoles, et dans d'autres pays, la question constitutionnelle.

La question « sociale » est donc le problème de la mauvaise constitution de la société, je dis de la « société » et non pas de telle classe en particulier, ni de tel intérêt déterminé de telle classe en particulier. Il y a « question sociale » à proprement parler, lorsque la société est troublée, non par des personnes, non par des intérêts particuliers des individus, si respectables et si nombreux soient-ils, mais lorsqu'elle est troublée par des doctrines et des institutions qui fonctionnent mal au sein de la société elle-même, et engendrent presque fatalement le désordre social.

Alors ce ne sont plus les hommes qui corrompent les institutions, mais les institutions qui corrompent les hommes, alors on a à proprement parler « le mal social. »

« S'il est vrai, dit M. Ollé-Laprune, que tout ce qui trouble le fonctionnement social, que tout ce qui est

un trouble ou une perturbation dans la société est un mal social, j'appelle cependant plus proprement ce qui est un mal social non seulement dans la société et pour la société, mais un mal de la société, en tant qu'elle est société. » Cela sera exactement le mal social. (Discours sur les responsabilités de chacun devant le mal social, prononcé le 15 mars 1895 au Comité de défense et de progrès social.)

Or, justement depuis cent ans, la constitution de la société a été faussée radicalement.

Dans le concept de la société, il y a eu une révolution que l'on peut assimiler à celle de Kant dans le domaine de la pensée. On sait que Kant s'est comparé à Copernic. Les hommes croyaient jadis que la terre était immobile et que tous les astres se mouvaient autour d'elle. Copernic changea le centre des mondes et fit tourner l'univers autour du soleil. Ainsi fit Kant dans l'ordre des connaissances.

Les hommes croyaient avant lui que l'esprit s'adaptait aux choses, que l'idée représentait la réalité de l'objet, que le moi percevait le non moi, que la vérité de la science procédait de la vérité des choses elles-mêmes. Kant survint et imagina de faire tourner le monde autour de notre esprit au lieu de laisser l'esprit se modeler, se former sur la réalité des choses.

Une révolution aussi profonde et aussi radicale a été faite dans l'ordre social.

Comme nous le dirons dans une prochaine leçon, jusque-là, la société était regardée comme le lieu et le moyen naturel et nécessaire pour l'épanouissement de l'individu, demandant à celui-ci des sacrifices, mais les lui rendant au centuple.

Désormais, on proclamera, non seulement la supériorité métaphysique de l'individu, mais sa suffisance ; non seulement l'inutilité de la société, mais sa nuisance.

L'individu est tout, la société n'est rien ; ou encore l'individu est bon, la société le déprave.

Qu'il y ait eu, parfois, dans les organisations sociales d'avant 1789, oubli de l'individu et même parfois mépris et oppression, cela paraît certain, mais à condition toutefois de ne rien exagérer. Mais la conclusion logique à en tirer, c'est qu'il fallait réformer, et non pas supprimer, et encore moins détruire, l'idée même de la société.

Voilà donc le mal foncier : la déchéance de la société regardée comme nuisible et l'apothéose de l'individu se suffisant à lui-même ; en d'autres termes et d'un seul mot : l'individualisme.

On travailla donc de toutes ses forces et avec rage à cette déchéance et à cette apothéose ; à cette déchéance, — et pour cela, on brisa ou on affaiblit l'un après l'autre tous les organes qui constituaient la société, comme les différents organismes constituent un corps vivant : société familiale, qu'on mina lentement ; société professionnelle, qu'on détruisit radicalement ; et finalement — et pour ainsi dire fatalement — l'ancienne société civile disloquée, désarticulée pour ainsi parler, fut remplacée par l'Etat absorbant tous les droits, exerçant tous les pouvoirs et retenant en un équilibre apparent, dans les doigts de fer parfois gantés de velours de la centralisation, un troupeau d'êtres humains. Voilà, Mesdames et Messieurs, la société moderne.

En même temps qu'on travaillait à cette déchéance réelle de la société, on travaillait à une apothéose apparente de l'individu, car on se contenta de griser les individus, pères de famille, travailleurs et citoyens, des mots de liberté, d'indépendance, sans jamais leur en donner la réalité et au contraire en leur arrachant successivement les derniers lambeaux de cette liberté.

Mais l'homme ne vit pas seulement en société avec ses semblables, il a aussi des relations avec Dieu. L'homme est tout ensemble un animal social et un animal religieux.

Ces relations, il fallait les briser aussi, et l'individualisme se compliquant ainsi d'une sorte de sacrilège s'appelle « l'athéisme. »

Voilà donc, Mesdames et Messieurs, le double mal radical dont souffre la société moderne.

C'est là que gît la question sociale, et peut-être pouvons-nous maintenant la définir plus facilement.

Elle consiste doctrinalement en la proclamation de l'indépendance absolue et de la suffisance de l'homme vis-à-vis de ses semblables et vis-à-vis de Dieu ; et pratiquement, elle consiste en la suppression lente, ou violente, ou hypocrite des organismes sociaux qui empêchaient cette fausse indépendance.

Si vous voulez une définition plus brève encore, nous dirons que la question sociale est la vie même de la société actuelle mise en péril, puisqu'on nie son utilité, puisqu'on a brisé ses organismes principaux et nécessaires et que le fantôme de la société qu'on tolère encore repose non plus sur la justice, sur l'amour et sur la religion, mais sur l'individualisme, c'est-à-dire que nous aboutissons à l'atomisme social et à l'irréligion. Nul n'a mieux que le savant P. Weiss, professeur à l'Université de Fribourg, dans son *Apologie du christianisme*, exposé le nœud de la question sociale : « Sans peut-être s'en douter, dit-il, les hommes ont choisi le mot qui rend le mieux la maladie de notre époque (c'est la question sociale.) Oui, tout souffre, non seulement la vie économique, la vie politique et la vie morale, mais la société elle-même. Il ne s'agit pas seulement de rétablir la justice dans les rapports économiques et de rendre saines les situations politiques, il

ne s'agit pas seulement du renouvellement de la famille et de l'éducation, il ne s'agit pas seulement de la morale et de la religion, quoique toutes ces nécessités se fassent sentir, mais il s'agit de régénérer la société.

« Cet état de choses nous explique pourquoi aujourd'hui il y a une question sociale et pourquoi il n'y en avait pas autrefois. On a toujours enfreint les lois, mais les lois représentaient le droit. De tout temps on a commis l'injustice ; mais en cela, on ne pouvait s'autoriser ni des lois, ni de l'opinion publique. Aujourd'hui l'opinion publique n'est plus en contradiction avec l'injustice, mais elle la produit et la justifie. Aujourd'hui la morale politique et le sentiment du droit public sont ébranlés, les fondements de la société minés, et ce mal, c'est ce qu'on appelle la « question sociale. »

On ne peut pas dire plus clairement et plus profondément ce qu'est l'essence même de la question sociale.

(A suivre.)

Abbé ANTOINE.

(*Semaine sociale, Fribourg, Sept. 1910.*)